

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 28

Artikel: Le feuilleton : une lutte héroïque sur un pré : [suite]
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



UNE LUTTE HEROIQUE SUR UN PRÉ 2

Pauvre Potterat ! Des ampoules violacées grandissaient à vue d'œil sur la paume de ses mains. Quand il lui fallait serrer à nouveau le manche dur de la faux, c'étaient des douleurs intolérables ; Potterat avait beau les humecter, ses paumes, d'un geste familier aux coupeurs de bois, la cuisson ne diminuait pas, au contraire, d'où des réflexions empreintes de mélancolie :

— Nom de chien de charrette !... autant mettre du poivre sur des engelures ! Pour des cassins de sorte, c'est des cassins de sorte... Il fera encore plus chaud aujourd'hui quand on me repincera par ce Bioley-Orjulaz !... Charrette de charrette ! Poison de village !..

Quand Potterat se redressait, c'était, dans le dos, un fourmillement suivi de crampes lancinantes à croire, comme il se le disait à lui-même « qu'on lui piquait les reins avé une fourche !... » Il s'en fallait de peu, par moments, qu'il n'expédiât sa faux à quinze pas et qu'il ne se jetât sur un tas de foin pour y égrener un chapelet de jurons. Mais il rencontrait parfois les petits yeux inquisiteurs de Noverraz désireux de surprendre un signe de faiblesse ; il entendait déjà l'histoire amplifiée, les rires goguenards, et il préférait demeurer fourbu durant quinze jours et sauver son honneur plutôt que de s'humilier, lui commissaire de la police lausannoise, devant un habitant de Bioley-Orjulaz. Et il savait, et il soufflait, et il souffrait, mais, héroïque et furieux, il fauchait du même geste large, sans quitter les talons de son devancier.

Heureusement, les heures passaient. Le soleil montait, rapide. Sur le clocher, à demi-caché derrière le coteau, le coq brillait comme une étoile oubliée dans le ciel et la fumée planait, très bleue, au-dessus des toits, montrant aux faucheurs, en imagination, dans la grande cuisine, la ménagère pressée autour de la marmite où cuit dans une appétissante soupe aux choux le saucisson dodu...

On éparpillait maintenant l'herbe fauchée, dans un agile mouvement des fourches, et dans l'air, où vibrat la chaleur, montait un parfum troublant qui était comme le dernier adieu des fleurs flétries à la vie. Enchanté d'avoir changé d'exercice, Potterat reprit courage malgré ses ampoules et ses courbatures. Pour donner le change sur son véritable état d'âme, il se mêla à la conversation.

— Paraît qu'ils ont mangé le lièvre, à la Croix-Fédérale, hier au soir, disait le dragon tout en dispersant l'herbe.

— Quel lièvre ? questionna Potterat.

— Ah ! vous ne savez pas l'histoire ? Il y a un paire de jours, contre les dix heures, en fauchant du trèfle, Auguste, un du village, entend une siclée, puis plus rien... Il venait de couper les quatre piautes à un lièvre, à ras le corps... Il n'a plus rebougé.

— Je crois bien ! Je me demande comment il s'y serait pris pour s'ensauver ?...

— Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils l'ont mangé, hier, entre quatre ou cinq, et qu'il était rude bon, à ce qu'ils prétendent.

— Ils auraient pu se faire joliment pincer, constata Potterat en se frictionnant les reins.

— Pincer par qui ?... Ils ont raconté au gendarme, pour la bonne façon, que c'était le matou au régent, il a fait semblant de le croire et il s'est attelé avec eux après ce lièvre.

— Ma foi ! appuya Noverraz à qui la friction de Potterat donnait un regain d'espoir, quand on fauche, on fauche ! Si ces gaillards ne veulent pas se faire massacrer, ils n'ont qu'à se remuer. Hé ! hier, j'ai bien partagé un hériçon, là, franc !... La faux lui est entrée à la queue et sortie au museau. J'ai dû renchâper un puissant moment, je vous garantis !

— Oh ! tout ça n'est rien ! poursuivait le dragon. Nous, il y a huit jours, on est tombé en plein dessus un nid de guêpes... On était là cinq. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle déroute !... Le père Crettex a beau avoir septante ans, il sautait les chirones, combattait les palissades et il a eu débarrassé le terrain en un rien de temps... On le voyait galoper dessus la route comme s'il avait eu un tigre qui lui traçait après... Du diantre si on a ri !...

— C'est mal fait !... protesta Potterat que ce récit aurait, en temps ordinaire, largement divertifié, mais que ses souffrances morales et physiques prédisposaient à la contradiction.

— Oh ! mal fait ou pas mal fait ! Il a beau avoir eu couvert les frontières en septante, il filait aussi vite qu'un train de marchandises à la descente... On ne l'a revu que deux heures après ! Il avait été boire un verre pou se remettre...

Midi. Derrière les arbres, la cloche du village sonnait à coups pressés. Le son se perdit dans la torpeur de l'air.

— Voilà la bourgeoise ! s'exclama le patron. C'est pas trop tôt. On commence à avoir l'estomac dans les genoux.

Ces mots firent à peu près sur Potterat l'effet que dut produire sur Christophe Colomb, en vue de l'Amérique, le cri mille fois répété de : Terre !... Terre !... Mais il n'en laissa rien paraître et il ajouta d'une voix très naturelle :

— C'est presque dommage !... on était là bien emmodé...

Dépassant la haie du sentier, un chapeau à larges ailes approchait avec diligence et bientôt la « bourgeoise » s'engagea sur le pré fauché portant un panier plein de promesses.

— Pardi !... cria Noverraz. C'est le moment de s'amener !... On commençait à avoir la fringale par là. Ils ont déjà sonné midi, il y a un puissant moment.

— De quoi ! de quoi !... on arrive !... Tu racontes toujours qu'au service tu étais resté une fois deux jours sans manger. Alors tu peux bien patienter un quart d'heure ou quoi ?...

— Ta ta ta ! C'est pas la même chose ! Le service... c'est le service ! Allez !... déballe-voir ce commerce qu'on se mette à l'ouvrage !... Toi, Dzozet, va voir chercher le barillet : seulement ne va pas le briquer en route, sinon on te casse les reins...

— Et puis, comment ça va-t-il ?... demanda Mme Noverraz à Potterat, avec un faux air de sollicitude.

— Moi ?... Je me rappelle pas de m'être mieux porté depuis ma première communion...

Cependant le Dzozet avait conscience de la gravité de ses fonctions ; c'est à pas comptés qu'il gagna le bord du ruisseau où, dans l'eau fraîche et limpide, à l'ombre des saules inclinés, le barillet baignait ses flancs arrondis... On s'installa à l'ombre d'un pommier et le penatet cascada joyeusement dans les verres. Le bidon de soupe, le pain de ménage, le saucisson bien gras sous sa peau brune, des beignets dorés, encore tièdes, circulèrent de main en main. Dans l'air embrasé de midi, au sein de la belle nature accablée sous la chaleur, monta le bruit puissant, mais pacifique, d'une active mastication entrecoupée de brefs :

— Gustave, passe-me-voir un crochon de pain !

— Veux-tu du saucisson ? Il y en a encore un bout qu'on peut ronger après...

— Passe-m'en toujours une morse.

— Vous savez ! si vous voulez faire plaisir à Bourbaki, vous n'avez qu'à lui ramasser les peaux de saucisson et à lui ça donner...

— Qu'en veut-il faire ?

— Il les distribue à ses poules... Il prétend que ça les excite et qu'il n'y a rien de tel pou les obliger à pondre...

— Il est mi-fou, le gaillard !

— Hé ! dis-voir, sacré Dzozet ! interrompait Noverraz. Quand tu auras fini de t'apondre au barillet, tu nous diras un mot. Vous vous tenez si tellement à bras le corps qu'on ne peut seulement plus vous distinguer l'un de l'autre !

— Ben quoi !... quand je bois, ça ne vous enlève pas la soif ?

— Oui, oui ! observa Potterat, qui changeait fréquemment de position, vous êtes encore de ceux qui ont signé la tempérance à vie, mais seulement de deux à trois heures du matin.

— Oh ! on n'est pas encore aussi fort que Napoléon, un type de Crissier que j'ai eu connu quand j'étais jeune : il avait fait mettre son lit à la cave pou s'éviter le dérangement d'y descendre et de s'encoubler en remontant.

Cette anecdote achevée, le patron ajouta :

— Assez causé, maintenant !... On va scier un nœud par ensemble !...

A l'ombre d'un pommier, sur le terrain légèrement en pente, les hommes s'allongèrent pendant que la bourgeoise entassait dans son panier les restes des victuailles et les bidons vides.

— Alors ?... vous ne voulez plus rien ?... On peut tout ramasser ?

— Oui !... on veut dormir, et pi c'est bon !

Tandis que la jupe bleue et le panier défilaient le long de la haie, les hommes cherchèrent une position définitive. Noverraz s'installa sur le dos, les jambes écartées, les bras en croix, le chapeau sur la figure. Potterat, lui, s'était couché avec mille précautions, décomposant les mouvements ; il avait commencé par se mettre à genoux, non sans étouffer quelques jurons indistincts, puis, très doucement, comme un navire incliné par la tempête, il s'était calé sur le flanc droit, les genoux repliés vers le corps, une main sur la figure, dans une geste naïf de protection. Les poings sous le menton, la pointe des sourcils sur le sol, le nez aplati dans l'herbe, le Dzozet et le dragon étaient étalés sur le ventre et leurs gilets, plaqués de sueur, fumaient au soleil... Un sommeil de plomb s'appesantit sur ces corps terrassés par la fatigue.

Le premier, le dragon risqua un ronronnement à peine perceptible, lent, régulier, puis plus affirmatif, monotone comme le va-et-vient d'une scie dont les dents mordent sans aigreur un tronc d'où tombe une sciure humide. Potterat riposta bientôt par des vagissements lugubres, coupés de silences et de brusques sonorités rappelant le déclanchement d'un mécanisme mal graissé, tandis que le Dzozet se répandait en gargarismes gutturaux d'une eurythmie discutable. Fondu en une mélodie grandiose qui racontait le labeur au grand air, le concert vibra et monta sous les branches du pommier avant d'aller se perdre dans l'infini du ciel inexorablement bleu.

(A suivre).

B. Vallotton.

Patrie Suisse. — Tous les participants à la fête des costumes suisses de Genève voudront posséder le numéro de la « Patrie Suisse » du 4 juillet. Ce numéro donne, non seulement un très grand nombre de vues du cortège, mais il contient des études fort intéressantes sur les costumes romands en général, le costume jurassien, les costumes valaisans, etc. Une nouvelle indite évoque aussi les vieux costumes de nos villages ; enfin, une belle couverture de Jules Courvoisier donne à ce numéro un cachet spécial. La « Patrie Suisse » devait à sa vieille réputation et à sa tradition patriotique de s'associer à cette grande manifestation. Une comédie de Pierre Duniton, le roman, les actualités trouvent aussi place dans ce numéro que chacun voudra se procurer.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, reprise de l'énorme succès de Maurice Chevalier et de Claudette Colbert : **La Grande Mare.** Ce film, le troisième qu'ait tourné le sympathique Maurice, est probablement le meilleur de ce grand acteur. On le retrouve comme toujours plein d'entrain, de gaieté et de bonne humeur, que ce soit sous le smoking d'un guide à Venise, sous les salopettes d'un ouvrier d'une manufacture de Chewing-gum aux Etats-Unis, sous le veston d'un businessman vendant sa marchandise. Sa partenaire, Claudette Colbert, saura charmer les plus difficiles par sa finesse, son élégance et sa beauté. « La Grande Mare » est intégralement parlé et chanté en français et c'est un régal que d'entendre Maurice chanter ces airs fameux : « Nouveau Bonheur », « Je ne peux pas vivre sans amour », etc.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.